
14

*L'éveil
d'une identité
culturelle*



La Noël au Canada, chez le père vieux, 1900, d'après un conte de Louis Fréchette.
(Illustration de Frederic Simpson Coburn, ANQ-Q, Bibliothèque des Archives, cote 843 F851m).

L'industrialisation et l'urbanisation provoquent de nouvelles manières d'être, de penser et d'agir à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. La vie à la ville, mais également l'ouverture de nouvelles terres de colonisation entraînent l'aménagement de nouveaux équipements sociaux et culturels. La population, qui occupe un espace toujours plus étendu, vit en plus grand nombre à la ville et au village où l'on retrouvera près de 50 % des habitants en 1930. L'émergence d'une culture de masse, d'une culture urbaine et ouvrière, le renforcement d'une stratification sociale de la culture sont autant de manifestations d'une société plus complexe, plus différenciée.

L'Église, par la place qu'elle occupe dans la famille et dans la société, demeure une institution majeure qui contrôle les valeurs qui y sont diffusées. Bien plus, l'histoire socioculturelle passe nécessairement par l'étude de la pratique et de l'encadrement religieux¹. Outre ce passage d'une société rurale à une société urbaine et diversifiée, les changements les plus importants au cours de cette période sont sans aucun doute le recul de la culture traditionnelle, liée au mode de vie rurale, la montée des loisirs et des divertissements urbains ainsi que l'émergence des médias qui véhiculent des valeurs et des modèles souvent de provenance américaine.

L'émergence d'une culture de masse

La seconde moitié du XIX^e siècle est une époque déterminante où les conditions de production et de consommation changent radicalement. La presse écrite s'adapte aux nouvelles technologies. On découvre la mécanisation, l'invention de la presse rotative, le téléphone et la révolution dans le monde des transports. Les progrès de l'alphabétisation amènent de nouvelles exigences et créent de nouvelles attentes. En 1931, 91 % de la population régionale âgée de plus de cinq ans déclare « lire et écrire ». Dans les premières décennies du XX^e siècle, deux autres médias, le cinéma et la radio, gagneront également la faveur populaire.

Les journalistes et imprimeurs de Lévis

UNE VILLE PROLIFIQUE

C'est dans la ville de Lévis que se concentrent les fondateurs-éditeurs-imprimeurs d'une quarantaine de journaux et revues, bulletins, recueils et guides spécialisés entre 1850 et 1930. Le port et le chemin de fer, qui facilitent aussi la circulation de l'information et des idées, tout comme le dynamisme d'imprimeurs-éditeurs, tel Joseph-Édouard Mercier, et d'hommes de lettres comme Pierre-Georges et Joseph-Edmond Roy, expliquent sans aucun doute cette place particulière que prend Lévis dans la diffusion de journaux et de périodiques spécialisés. Il faut également ajouter cette effervescence créée par la proximité de la capitale qui alimente les journaux en nouvelles politiques, économiques et culturelles. Elle suscite également certaines rivalités entre les élites des deux rives qui utiliseront souvent la presse pour exprimer leurs doléances ou faire part de leurs réussites...

Tableau 14.1

Les journaux et périodiques spécialisés dans cinq villes moyennes du Québec, 1850-1930

Ville	Journaux	Périodiques spécialisés ¹	Total	DURÉE			
				Moins d'un an	1-5 ans	Plus de 5 ans	?
Lévis	19	22	41	19	8	10	4
Rivière-du-Loup	6	3	9	5	1	3	-
Saint-Hyacinthe	18	11	29	5	8	11	5
Sherbrooke	21	7	28	7	9	8	4
Sorel	25	2	27	5	6	12	4

1. Bulletins, revues, recueils, guides.

Source : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, PUL, 1973-.

UNE DURÉE DE VIE ÉPHÉMÈRE

Entre 1850 et 1930, plus de 21 % des journaux et 48 % des périodiques spécialisés publiés dans cinq villes moyennes du Québec sont produits à Lévis (tableau 14.1). Plusieurs ne réussissent cependant pas à survivre plus d'une année. Il en est ainsi pour 46 % des périodiques lévisiens, 17 % de ceux de Saint-Hyacinthe, 25 % de ceux de Sherbrooke et 19 % de ceux de Sorel. La précarité de ces entreprises de presse et d'édition est en grande partie due au manque de ressources financières et humaines. En effet, on signale plus d'une fois ces lecteurs qui font défaut, ces annonces publicitaires perdues parce que le journal a affiché ses couleurs politiques ou encore ces individus épuisés

par le cumul des fonctions d'éditeur, d'imprimeur et, souvent, d'unique rédacteur.

Par contre, le succès de certains journaux comme *Le Quotidien* (1879-1937) et *L'Hebdomadaire* (1882-1937), propriétés de Joseph-Édouard Mercier, dépend en fait de l'imprimerie qui en assure la survie. Mercier, qui emploie 42 personnes en 1888², produit plusieurs journaux et périodiques, contrairement à de nombreuses petites imprimeries ouvertes expressément pour un seul journal³. Mercier représente une exception puisqu'à l'époque, la majorité des journaux lévisiens ne peuvent assurer à eux seuls des profits suffisants pour se maintenir.

Lévis devient également un important centre de production de bulletins, revues, recueils et guides spécialisés⁴. Il y a lieu de croire qu'un ensemble de réseaux plus ou moins institutionnalisés s'appuyant sur des individus a permis ce foisonnement d'initiatives et d'entreprises. Les monseigneurs Gosselin, Gauvreau et Lavergne, l'abbé Leclerc, les Pierre-Georges et Joseph-Edmond Roy sont particulièrement dynamiques. Les Roy, fondateurs et rédacteurs de nombreux périodiques, sont d'ailleurs très représentatifs de ce milieu. Formés au Collège de Lévis, engagés politiquement, ils œuvrent au sein de plusieurs associations laïques et confessionnelles lévisiennes.

Joseph-Edmond Roy assumera les fonctions de rédacteur en chef du *Quotidien* et de secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il s'impliquera aussi dans le Cercle littéraire Lauzon-Charny, dans la fabrique de Lévis et dans la commission scolaire locale. Il sera de plus secrétaire de la Société de construction permanente de Lévis, secrétaire puis président de la Chambre des notaires du Québec, un des directeurs du Québec-Central et membre de la firme Carrier, Lainé et cie. Engagé activement en politique municipale, il est élu maire de la ville de Lévis en 1896, poste qu'il occupera jusqu'en 1900. Avec les années, Joseph-Edmond Roy met en place ses propres réseaux qui s'appuient sur l'amitié, la parenté et les affinités intellectuelles, idéologiques et politiques et qui croisent évidemment les réseaux associatifs et institutionnels de Lévis.

**UN SUCCÈS MIEUX
ASSURÉ**

**UN HOMME
ENGAGÉ :
JOSEPH-EDMOND
ROY**

Les débuts difficiles de la presse lévisienne

En 1864, Émile Dumais est le premier Lévisien à se lancer dans la publication d'un hebdomadaire, *Le Drapeau de Lévis*, trois ans à peine après la fondation de la ville. Malgré le talent de rédaction d'un jeune étudiant en droit, Louis Fréchette, et l'expérience d'un éditeur « d'un bon nombre de petits journaux » de Québec, Benjamin Sauvageau, *Le Drapeau* ne paraît que trois fois. Son propriétaire, face à « l'indifférence du public », est contraint d'abandonner⁵. L'entreprise d'Odile Bégin connaît une histoire similaire. *Le Journal de Lévis*⁶, qu'il lance en 1865, ne réussit à se maintenir que jusqu'en novembre

ÉMILE DUMAIS

1866. Pierre-Georges Roy attribue cet échec au fait qu'il n'y a pas suffisamment d'annonces : « Lévis n'était pas encore un centre assez important⁷ ».

**JOSEPH-NORBERT
DUQUET**

Le cas de Joseph-Norbert Duquet, par contre, ancien propriétaire du journal *Le Canadien* de Québec, est particulièrement intéressant. Il fonde trois journaux conservateurs. Le premier, publié trois fois par semaine, *Le Progrès de Lévis*⁸ (1867-1869), est, au dire de Roy, boycotté par l'élite marchande et commerçante de Lévis : « étranger à notre ville, il était arrivé ici avec des idées à lui sur les meilleurs moyens de faire progresser la ville. Quelques-uns de ses projets avaient certainement du bon, mais d'autres venaient en conflit avec les intérêts de la plupart des marchands et hommes d'affaires lévisiens. Ceux-ci minèrent petit à petit son journal⁹ ». Duquet n'abandonne pas si facilement la partie. Dans l'édition du 7 novembre 1868, il mentionne que si une ville est assez indifférente pour ne pas assurer la viabilité de son journal, elle ne « peut être considérée, tout au plus, que comme un village ou un faubourg dépendant et à la remorque d'une autre ville ». En mentionnant cette subordination de Lévis à Québec, Duquet tente d'attiser la fierté et le chauvinisme des Lévisiens : « que dirait-on dans les autres villes » si on laissait mourir pour une troisième fois un journal lévisien ? Mais, faute d'abonnés, le journal suspend une première fois sa publication en novembre 1868, pour disparaître définitivement en juillet 1869¹⁰.

Après ce premier échec, Duquet se tourne vers la classe ouvrière en fondant *La Semaine des familles* (1869-1870). La ville de Lévis connaît alors, depuis la construction du Grand Tronc notamment, un développement économique rapide et Duquet semble vouloir profiter de cet essor pour établir une presse « ouvrière ». Le journal ne paraît cependant que de novembre 1869 à mars 1870. Après ce nouvel échec, Duquet retourne à Québec et travaille pour *Le Journal de Québec* et *Le Canadien*. Il faudra attendre près de dix ans pour qu'il tente une nouvelle fois l'aventure et fonde *Le Quotidien*.

Un véritable réseau de feuilles partisans

L'orientation idéologique des journaux de la région est la caractéristique la plus changeante et probablement la plus observable. Le journal lévisien du XIX^e siècle, comme l'ensemble des journaux du Québec, est un journal d'opinion plus que de nouvelles. Son tirage est particulièrement restreint et généralement lié à un parti politique. Si certaines feuilles partisans réussissent à se maintenir entre les élections, d'autres, par contre, n'échappent pas au balayage. En effet, plusieurs journaux dépendent du sort du parti politique qu'ils appuient. Ces feuilles (*L'Écho de Lévis*, *Le Moniteur*, *Le Travailleur*, *L'Intérêt général*) naissent à la veille d'une élection et souvent meurent le lendemain. Expliquant l'arrivée de *L'Écho de Lévis*, en 1871, *L'Opinion publique* signale que l'approche des élections fait toujours « éclore des journaux ».

Libéraux comme conservateurs s'érigent un véritable réseau de feuilles partisans qu'ils tentent de maintenir tant bien que mal entre les élections. Ces feuilles, parce qu'elles sont le moyen le plus efficace pour influencer l'opinion publique, constituent un appui indispensable lors des campagnes électorales. Leurs principales caractéristiques demeurent leur foisonnement et leur précarité. Sur les 19 journaux publiés à Lévis entre 1850 et 1930, 12 sont carrément des feuilles partisans¹¹ : six d'entre eux appuient les politiques du Parti conservateur, trois celles du Parti libéral, alors que *Le Journal de Lévis*, *Le Quotidien* et son *Hebdomadaire* du dimanche s'identifieront tour à tour à l'un ou l'autre de ces partis. Au dire de Jean de Bonville, ces deux derniers journaux font une concurrence aux feuilles de Québec et « démontrent une souplesse exemplaire sur le plan politique », ce qui n'est pas le cas de la presse partisane de Québec¹². Ces journaux formulent et défendent, parfois avec force et conviction, les positions du candidat et du parti politique qu'ils appuient.

Ainsi, les deux premiers, *Le Drapeau de Lévis* et *Le Journal de Lévis*, qui ont comme rédacteur Louis Fréchette, s'affirment comme des organes du Parti libéral. Très rapidement, cependant, dans le but de s'« attirer les faveurs du gouvernement¹³ », *Le Journal* appuie le Parti conservateur. *Le Progrès* (1867-1869), pour sa part, bien qu'il s'affiche neutre et indépendant, fait l'éloge des conservateurs et du clergé. Organe du Parti conservateur et fervent « supporteur » du député Blanchet, *L'Écho de Lévis*¹⁴ (1871-1876) devient un journal d'opinion qui vante davantage les réalisations du gouvernement et du parti au pouvoir que la promotion du développement de Lévis.

Le Travailleur de Lévis (1890-1892), d'abord organe de promotion et de défense des intérêts des travailleurs, finit par s'associer au Parti libéral et à son candidat lévisien, François-Xavier Lemieux. Ce changement d'« allégeance » entraîne d'ailleurs la fondation, en 1890, de *L'Ouvrier* qui attaque la direction du *Travailleur* pour « trahison des intérêts des ouvriers ». Dans les faits, *Le Travailleur*, qui disparaît quatre mois après l'élection provinciale d'un gouvernement conservateur, devient la contrepartie du *Quotidien*, organe du Parti conservateur. Il en sera de même des journaux conservateurs d'Alphonse Desjardins, *L'Union Canadienne* (1891), et de Pierre-Georges Roy, *Le Moniteur* (1893-1896). Ce dernier hebdomadaire ne survit pas au balayage libéral du 23 juin 1896.

La presse à grand tirage

Le journal d'opinion lévisien fait graduellement place à la presse à grand tirage et à bon marché en provenance des grandes villes¹⁵. Contrairement aux journaux destinés généralement à des lecteurs « cultivés », cette presse vise le grand public qu'elle attire par la nouvelle, les faits divers, les articles à

FOISONNEMENT ET PRÉCARITÉ

UNE PÉNÉTRATION TIMIDE

sensation. Elle développe également des rubriques spécialisées. *La Presse*, de Montréal, un des premiers journaux à lancer ce type d'information, est tirée à quelque 63 000 exemplaires en 1899¹⁶; on est loin ici des 3 250 exemplaires du *Quotidien* en 1892¹⁷. Déjà, dans le dernier quart du XIX^e siècle, certains journaux à grand tirage s'introduisent dans la région. Ainsi, en 1874, selon le curé de Saint-Jean-de-Deschaillons, les journaux les plus lus sont *Le National*, de Montréal, et *L'Événement*, de Québec. Bien qu'ils soient introduits par « certains notables du village qui profitent de leur influence¹⁸ », cette pénétration est timide si on se fie au petit nombre d'abonnés¹⁹.

Au début des années 1920, les quotidiens de Québec (*Le Soleil*, *L'Événement* et *L'Action catholique*) sont distribués dans la plupart des paroisses de la région, alors que parmi les journaux montréalais, seule *La Presse* semble faire une percée²⁰. Les curés des paroisses où vivent certains anglophones (Saint-Gilles, Dosquet, Sainte-Agathe, Saint-Patrice et Saint-Romuald) soulignent la présence de journaux comme le *Daily Telegraph* de Québec et le *Star* de Montréal. Enfin, fait plutôt surprenant après plus de quarante ans d'existence, seuls les curés de Lévis et de Bienville signalent la présence du *Quotidien*²¹, alors qu'une dizaine d'années plus tôt, quelque 2 000 exemplaires étaient distribués dans la région de Québec, excluant la ville de Québec, et 1 500 étaient vendus sur la Côte-du-Sud et dans le Bas-Saint-Laurent²².

Le Quotidien

UN CONTENU DIVERSIFIÉ

Comme la plupart des journaux de l'époque, *Le Quotidien* (1879-1937) est un journal d'opinion qui insère la nouvelle afin de s'attirer la faveur du public. Modeste feuillet de quatre pages que l'on imprime à quelques milliers d'exemplaires, il présente un contenu particulièrement hétéroclite composé d'entrefilets sur l'activité commerciale et financière, d'éditoriaux et de commentaires souvent à caractère politique, de textes littéraires et de réclames. Son appartenance, fortement locale, s'affirme à travers les manifestations organisées qu'il soutient par son rayonnement et par son idéologie. À l'aube de la Première Guerre mondiale, ce quotidien, alors fortement enraciné dans la région, « contribue grandement à limiter la pénétration des quotidiens de Montréal et même de Québec²³ ». Témoin modeste de la mutation économique et socioculturelle de la région, il devient au fil des ans un acteur d'intégration de la communauté, contribuant ainsi à définir une certaine identité lévisienne.

L'analyse du contenu du *Quotidien*, pendant une semaine en octobre 1900 et pendant une autre en octobre 1930, permet d'observer son évolution. Entre 1900 et 1930, l'information, qui réunit les articles traitant de l'actualité



Édifice du Quotidien de Lévis et de la Compagnie d'imprimerie J.-E. Mercier, dans la côte du Passage, à Lévis.

(ANQ-Q, Coll. Initiale - photo, cote P600-6/N-85-0050).

générale et sociopolitique, passe de 32,3 % à 54,9 % . La publicité et les petites annonces, du genre « à vendre », « on offre » ou « on recherche » connaissent une diminution de 57,2 % à 30,4 % ; la Crise économique qui débute n'est probablement pas étrangère à cette diminution des commanditaires. Le feuilleton demeure toujours aussi important : 6,5 % de l'espace en 1900 et 7,5 % en 1930. La catégorie « divertissement », qui regroupe des extraits d'œuvres littéraires, pages d'histoire, conférences, textes d'humour, etc., passe de 0,7 % en 1900 à 0,9 % de la surface totale en 1930. Enfin, les renseignements sur le journal, les prévisions météorologiques et les avis légaux ou de faillite occupent un espace qui va de 3,3 % en 1900 à 6,3 % en 1930. Encore là, la situation difficile des années trente explique sans doute cet accroissement.

Comme les textes d'information et d'opinion accaparent une partie importante du journal, il est intéressant de s'attarder quelque peu aux différentes rubriques qui les composent et à leur référence géographique. Premièrement, on observe une très forte diminution du contenu à caractère politique, soit 52,1 % du contenu « information » en 1900 et 23,9 % en 1930. Deuxièmement, signe de l'importance croissante que prennent les activités culturelles et de loisirs dans la région, les rubriques qui traitent de ces activités forment le cœur du journal en 1930, 43,1 % de l'information, alors qu'ils occupaient à peine 4,4 % de l'espace en 1900. Enfin, ressort une certaine tendance à la régionalisation des textes. En effet, les sujets d'intérêt québécois (province et

**UNE INFORMATION
PLUS RÉGIONALE**

grande région de Québec incluant la rive sud) passent de 39,4 %, en 1900, à plus de 57 %, en 1930. En 1900, près de 60 % des textes abordaient des sujets internationaux (34,8 %) et canadiens (24,6 %). Il semble bien que toutes ces adaptations de contenu, conjuguées au dynamisme de l'imprimeur Joseph-Édouard Mercier et de ses successeurs, assurent la viabilité de ce journal.

Le cinéma et la radio

Associés à la vie moderne, le cinéma et la radio font leur entrée dans les campagnes dans les premières décennies du XX^e siècle. Auparavant, les « vues » des dernières décennies du XIX^e siècle avaient déjà séduit le public des villes. Par exemple, *L'Écho de Lévis* du 2 décembre 1872 mentionne que le Buel Mammoth Exhibition présente à la salle Lauzon des scènes et des « vues » « d'une netteté et d'une ressemblance frappante » grâce à un procédé de « lumière stéréoscopique ». L'introduction de « photographies animées » — les premières sont présentées dans les cirques ambulants de Montréal en 1896 — demeure véritablement la grande nouveauté. Très rapidement, le cinéma gagne la faveur populaire et se répand en province.

CINÉMA ET MORALE

En 1901, une année après la construction du Ouimetoscope de Montréal, *Le Quotidien* prévoit deux soirées « extraordinaires » puisque pour « la première fois la ville de Lévis va recevoir la visite du grand Lumière cinématographe de Lyon²⁴ ». Au cours des années qui suivent, des projections ont lieu au théâtre Eden, sur la rue Eden (aujourd'hui Bégin), à l'Académie de musique et au Collège de Lévis. Vers 1910, le curé Gosselin, qui craint particulièrement les représentations du dimanche et des jours de fêtes, dénonce en chaire ce projet d'implanter un « théâtre » à Lévis²⁵ : les cinémas sont « une bien mauvaise école pour la jeunesse²⁶ ». Ils causent bien des « désordres »²⁷. Puisque l'on ne réussit pas vraiment à contrer cette popularité croissante du septième art, le clergé et les diverses associations religieuses prennent l'offensive et encouragent la diffusion de films aux qualités morales irréprochables. Ainsi, dans les années 1920, des films comme *La lumière éternelle*, *La tournée du Prince de Galles au Canada*, *Évangéline* et *Madeleine de Verchères*, présentés sous les auspices des Chevaliers de Colomb, des prêtres du Collège de Lévis et des Frères Maristes, attirent un certain auditoire.

UN MÉDIA POPULAIRE : LA RADIO

Au cours des années 1920, la radio s'ajoute à la presse et au cinéma. Dès la fin de cette décennie, les neuf émetteurs — quatre à Montréal, quatre à Québec et un à Saint-Hyacinthe — rejoignent environ 10 % des foyers québécois²⁸. Certaines familles dotées de récepteurs captent, dès leur ouverture en 1926, des émissions des postes CHRC et CKCV, de Québec²⁹. Signe de la progression que prend ce média à Lévis, *Le Quotidien* mentionne que l'on a dénombré, pour les huit premiers mois de l'année 1931, « 908 radios sous

permis fédéral» délivré par le ministère de la Marine, comparativement à 738 permis pour l'année 1930³⁰. En fait, pour les huit premiers mois de 1931, plus d'un ménage lévisien sur deux possède son récepteur-radio. C'est particulièrement important si l'on souligne qu'au niveau national, un peu plus du tiers des foyers urbains sont rejoints par la radio ; le taux de pénétration est de 40 % à Montréal et de 51 % dans Verdun³¹.

Si la progression du nombre d'appareils récepteurs est significative à Lévis, il faudra toutefois attendre le plan d'électrification rurale entrepris en 1936 par le gouvernement Duplessis pour que les foyers ruraux en soient dotés. Auparavant, dans les campagnes, les quelques rares récepteurs alimentés par une dynamo appartiennent aux gros agriculteurs et aux notables du village. Le curé de Sainte-Agathe est le premier de sa paroisse à se procurer un récepteur-radio³². Certains lieux de rencontre, comme le magasin général et l'auberge du village, permettent l'écoute collective des émissions.

Les manifestations d'une vie culturelle élitiste: les arts et les lettres

Les œuvres des écrivains et des artistes régionaux ne forment qu'une partie de la production littéraire et artistique à laquelle a accès le public. Il y a en effet toute cette production européenne, américaine et canadienne dont il est difficile d'évaluer la consommation et l'impact. Les aperçus qui suivent insistent donc surtout sur la production locale et régionale.

Des maîtres qui s'affirment...

Les écrivains de cette période sont imprégnés de l'idéologie clérico-nationaliste de l'époque. Cette idéologie unitaire, axée sur la nécessité de la survie de la nation canadienne-française, fait l'éloge du passé. C'est le cadre de vie agricole qui est le plus valorisé par l'Église et les diffuseurs de l'idéologie nationale d'alors. La littérature, comme moyen de communication, fait la promotion de la cause de la nation canadienne-française, de sa foi catholique, de sa langue et de ses traditions. Les écrivains régionaux s'inscrivent dans ce courant et défendent généralement les valeurs nationales, religieuses et conservatrices. Parmi ceux-ci, s'affirment quelques maîtres comme Louis Fréchette et Pamphile Le May en littérature romanesque et poétique, Pierre-Georges et Joseph-Edmond Roy dans des essais régionalistes et en histoire.



Louis-Honoré Fréchette.
(ANC, PA-187910).

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE

Louis-Honoré Fréchette est né le 16 novembre 1839 à Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy. Fréchette grandit dans l'anse Hadlow, près de Lévis. Vers 1850, la famille déménage dans une maison à l'angle des rues Wolfe et Notre-Dame, près de l'église en construction. Deux ans plus tard, il commence ses études au Collège de Lévis et, en 1854, on le retrouve interne au Petit séminaire de Québec. De ces deux institutions, comme du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière où son père l'inscrit en 1857, il sera congédié. En 1859, chassé de la maison de son père, il se rend au États-Unis où il devient cantonnier. Après un mois de travail, il revient chez son père et consent à terminer ses études à Nicolet.

Vers 1860, il revient à Québec pour entreprendre son droit. Il habite alors un appartement, sis rue du Palais, et fréquente les meilleurs journalistes et écrivains qui se réunissent dans la librairie d'Octave Crémazie. Outre Crémazie, on y retrouve les Casgrain, Gérin-Lajoie, Taché, Chauveau, La Rue. Ce que l'on a appelé l'École littéraire de Québec est alors un mouvement patriotique qui donne une nouvelle impulsion aux lettres canadiennes en tendant à définir la littérature en fonction des besoins nationaux. En 1861, il entre à la rédaction du *Journal de Québec* et, en 1863, il publie son premier recueil de poésie, *Mes loisirs*.

Fréchette est admis au Barreau de Québec en 1864. La même année, il ouvre une étude sur la côte du Passage, à Lévis. Dès l'automne, il collabore, avec son frère Edmond, à la fondation du premier journal local, *Le Drapeau de Lévis*. Ce dernier est rapidement remplacé par *Le Journal de Lévis*; Fréchette y rédige des articles politiques radicaux qui déplaisent aux conservateurs du comté. Vers 1866, désillusionné et découragé, il quitte sa ville natale et se rend à Chicago où il demeure jusqu'en 1871. Outre ses nombreux articles, Fréchette écrit *La Voix d'un Exilé* (1866), le poème « Reminiscor » et la comédie *Tête à l'envers* (1868).

De retour au pays en 1871, Fréchette se présente comme candidat libéral fédéral de Lévis contre le député conservateur Joseph-Goderic Blanchet. Il perd ses élections de justesse, mais remporte celles du 22 janvier 1874. En 1876, il épouse Emma Beaudry; trois filles et deux garçons naîtront de cette union. Le 17 septembre 1878, Fréchette subit le sort de la plupart des partisans du Parti libéral et, après un brève tentative de retour à l'élection de 1882, il abandonne définitivement la politique.

Tout au cours de sa carrière, Fréchette écrit de nombreuses œuvres et cumule les titres et les honneurs: prix De Montyon en 1880 (*Fleurs Boréales* et *Oiseaux des Neiges*), docteur en droit en 1881 (universités McGill et Queens), couronné par l'Académie française en 1882 pour *La Légende d'un Peuple*, docteur ès lettres en 1888 (Université Laval), Compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges en 1897, président d'honneur de l'École littéraire de Montréal en 1899, président général de la Société Royale en 1900. Louis-Honoré Fréchette décède à Montréal, le 31 mai 1908.

Sources: « Chronologie », dans Louis Fréchette, *Mémoires intimes*, Montréal, Fides, 1961, p. 13-18; George-A. Klinck, *Louis Fréchette, prosateur*, Lévis, Le Quotidien limitée, 1955, 236 p.

Louis-Honoré Fréchette, poète, conteur, dramaturge et journaliste

Louis Fréchette est certes l'un des écrivains les plus connus de la région. Bien qu'il aborde tous les genres littéraires, quelques-unes de ses œuvres sont déterminantes. On apprécie le poète dans *Fleurs boréales* et *Oiseaux de neige* (1879), qui lui valent le prix De Montyon de l'Académie française ; le dramaturge se révèle dans *Le retour de l'exilé*³³ et *Papineau* (1880), alors que le chantre épique s'affirme dans *La légende d'un peuple* (1887). Dans *La Noël au Canada*, ses récits de Jos Violon et ses *Originaux et détraqués* (1892), on découvre le conteur.

Mais de tous ces écrits, *Originaux et détraqués* et *Mémoires intimes* (1900) demeurent les plus intéressants et les plus révélateurs de son vécu et de ses souvenirs lévisiens. Dans *Originaux et détraqués*³⁴, il relate l'histoire de douze types excentriques de la région de Québec. Parmi ceux-ci, on retrouve le bohème errant Chouinard qui parcourt à pied la route menant de Lévis à Matane, le poète anarchiste et révolutionnaire Gersperrin, le fou inoffensif Dominique qui se moque du curé de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy. Dans ses *Mémoires intimes*, il évoque un milieu social et une époque alors disparus :

Ce cortège de vagabonds, ce défilé de colporteurs passent devant la fenêtre qu'un petit garçon a largement ouverte sur le fleuve, sur le monde. Été comme hiver, c'est par eux qu'arrivent dans le canton les rumeurs de la ville. Et quand au printemps les hommes de cages reviennent du bois, on entend sur le fleuve, bien avant l'amarrage des jangadas, la complainte de Baptiste Lachapelle des-pays-lointains... [...] Il devine une opposition sourde entre les « Chantiers » et la « Côte », entre les errants et les sédentaires une querelle qui n'empêche ni les uns ni les autres de se retrouver le soir, autour du four à chaux, pour écouter les contes de Jos Violon³⁵.

Plusieurs de ses contes anecdotiques et fantastiques s'inspirent d'événements de son enfance à Lévis et de légendes locales. Dans *Le Monde illustré* et plusieurs journaux, il publie des réminiscences de sa jeunesse, au pied des falaises d'Hadlow Cove. La ville de Lévis et les craintes populaires des Lévisiens servent de toile de fond à plusieurs de ses œuvres. Dans *Un pari* (« Une touffe de cheveux blancs »), Fréchette fait part de son initiation au monde fantastique dans un cimetière. Dans *La Cage de la Corriveau* (1888), il reprend la légende de Marie-Joseph Corriveau alors que dans *Une relique* (1898), il s'inspire de l'événement dont il fut témoin en 1849, soit l'exhumation de la cage rouillée de la Corriveau près de l'église de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy. La présence d'activités portuaires et de chantiers de bois, à Lévis, alimente également ses récits des cageux et des voyageurs descendus de l'Outaouais ou du Saint-Maurice. On y découvre les « Tom Caribou », « Coq Pomerleau », « Titange » et nombre d'autres. Ses contes et récits, dont *La Noël au Canada*

**LES SOUVENIRS
PERSONNELS**

LE FANTASTIQUE

(1900), évoquent des souvenirs joyeux de sa vie familiale et des légendes locales : « Le loup-garou », « La tête à Pitre », « Le manchon de ma grand'mère », « La ceinture de mon oncle », etc.

LE DRAME

Enfin, bien que le théâtre ajoute peu à son prestige, c'est Fréchette qui, le premier, croit qu'une pièce de théâtre vraiment canadienne peut remporter du succès en dehors des salles paroissiales et des collèges³⁶. Ses drames historiques, *Félix Poutré* (1871) et *Papineau* (1880), son idole, exploitent les sentiments patriotiques de la foule et remportent des succès dans les théâtres de Québec et de Montréal. Par contre, *Véronica* (1900), un drame romantique en cinq actes³⁷, est joué sans succès au théâtre des Nouveautés à Montréal, en 1903. On perçoit dans cette œuvre « l'hugolâtrie » de Fréchette. Cette trop grande admiration pour Victor Hugo lui posera d'ailleurs des problèmes dont celui d'être accusé de plagiat par l'un de ses contemporains, William Chapman³⁸.

Fréchette devance ses contemporains en employant le parler populaire dans ses écrits. Ses descriptions des mœurs d'autrefois, de ce passé inspiré de l'histoire et du folklore font de lui un écrivain régionaliste qui chante les beautés de son coin de pays et en relève les caractéristiques propres. En cela, son ami Pamphile Le May, poète du terroir, le rejoint.

Léon-Pamphile Le May, poète, conteur, dramaturge et romancier

Fils d'un cultivateur, marchand et aubergiste de Lotbinière, Le May (1837-1918), fait ses études classiques à Trois-Rivières et à Québec. Par la suite, il entreprend des études de droit qu'il abandonne pour la philosophie et la théologie. En 1860, il devient stagiaire chez les avocats Lemieux et Rémillard, de Québec. C'est là qu'il fait la connaissance de Louis Fréchette, « son ami de cœur »³⁹. Tous deux sont nommés traducteurs au Parlement provincial. En 1865, il est admis au barreau et devient, deux ans plus tard, bibliothécaire de l'Assemblée législative. Durant ses loisirs, il travaille à ses contes, poèmes et romans. Après sa retraite, en 1892, il s'installe à Saint-Jean-de-Deschaillons où il décède le 11 juin 1918.

Tout comme Fréchette, Le May appartient à l'École littéraire de Québec. « Sa façon d'écrire et de voir se rattache directement au romantisme québécois des années 1860 : idéal national et inspiration chrétienne⁴⁰ ». L'œuvre poétique de Le May sera marquée à ses débuts par les grands courants épiques, lyriques et romantiques. Avec les années, cependant, il s'éloigne de l'École de 1860, sans s'en détacher totalement toutefois, pour « faire résonner surtout la note patriotique du régionalisme⁴¹ ». Les scènes familiales de son enfance en milieu rural, les travaux des champs, la vie sur la ferme, les scènes de la nature.

Buste de Pamphile Lemay,
bibliothécaire de la
Législature provinciale
de 1867 à 1892.
(Québec, Fonds ministère
des Communications,
n° 86-157-13,
Photo Louise Leblanc).



de la vie de famille, voilà ses thèmes favoris, ceux qui ont inspiré ses plus beaux poèmes.

Ses premiers écrits poétiques, *Essais poétiques* (1865), *Une Gerbe* (1879), *Petits poèmes* (1883), sont loin d'être ses meilleures œuvres. Pour les habitants de la paroisse de Lotbinière, le conte rimé *Les Vengeances* (1875) demeure cependant une œuvre majeure. Il s'agit d'une sorte de chronique des traditions locales qui reflète les sentiments des gens de l'endroit. Ce conte est repris au théâtre sous forme de drame (1876), puis réédité en roman sous le titre de *Tonkourou* (1888). C'est l'histoire de Tonkourou, un Amérindien de Lotbinière qui voit ses avances repoussées par Louise Lozet. L'homme jure alors de se venger et tient parole... Son roman *L'Affaire Sougraine* (1884) s'inspire pour sa part d'un meurtre commis dans Lotbinière, vers 1880, par un indien du nom de Sougraine. Le May y fait une description détaillée des décors de son village natal. Dans le roman de mœurs *Le pèlerin de Sainte-Anne* (1877, réédité sous forme abrégée en 1893), Le May situe également une partie de l'action dans Lotbinière.

LE CHANTRE DE LOTBINIÈRE

Il faudra attendre les *Gouttelettes* (1904), un recueil de poésie qualifié de « chef-d'œuvre », *Reflets d'Antan* (1916) et *Épis* (1916) pour connaître les œuvres les plus riches de Le May. C'est dans ces dernières que le poète se révèle. Pour Le May, qui demeure un fils de terroir, « la plus belle création de Dieu est celle du pays canadien, et tout le pays canadien peut être contenu en épitomé dans le pays de Lotbinière⁴² ». Son principal mérite, note Romain Légaré, « c'est d'avoir été, au siècle dernier, le chantre de la vie rurale canadienne. Par là-même, il a inauguré la série des poètes du terroir⁴³ ».

Ses *Contes vrais* (1895-1896), « œuvre de maturité »⁴⁴, sont le meilleur ouvrage en prose de Le May. En 1913, Henri d'Arles souligne que « Les historiens à venir qui voudront pénétrer dans le cœur de notre population, telle qu'elle était encore au siècle dernier, avec son originalité, sa naïveté, son primitivisme, sa finesse paysanne, devront lire les *Contes* de Le May, auxquels je ne vois de comparable dans notre littérature que *Les Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de Philippe Aubert de Gaspé⁴⁵ ».

DU RÉEL À L'IMAGINAIRE

De ses contes « surgit l'âme populaire, faite de croyances religieuses, de superstitions, de patriotisme, de discrète sentimentalité, de bonhomie, de gaieté, tournant volontiers à la gauloiserie⁴⁶ ». Dans cet ouvrage, l'auteur aborde la légende comme un événement ; ses récits cachent un fondement réel, historique, des traditions locales, de là d'ailleurs son titre les *Contes vrais*. Les lieux où se campent ses personnages sont précis : région de Lotbinière, Saint-Denis et Saint-Eustache, Québec. Chacun des contes donne un enseignement moral, religieux ou patriotique : le « Spectre de Babylas » aborde le thème de

l'avare, meurtrier de son fils ; « La croix de sang », « Le marteau du jongleur », « Mariette », notamment, sont des récits religieux ; alors que « Le baptême du sang », « Patriotisme », sont les échos de cette lutte des Patriotes contre les Anglais. Le May est un habile conteur ; son style est simple, imagé, vivant et parsemé de mots typiquement locaux. Dès les débuts, il attire l'attention du lecteur, pique sa curiosité ; l'intrigue est soutenue jusqu'à la fin.

**LE MAY ET LA VIE
QUOTIDIENNE**

Enfin, dans *Les poètes illettrés de Lotbinière*, texte d'une causerie publié six années après sa mort⁴⁷, Le May présente les rimeurs de son village, des personnages qu'il a connus intimement : Lazé Leclerc, ce « rustique troubadour » qui avait appris à lire et même un peu à écrire ; Toutil Jean-Louis, de son vrai nom Jean-Baptiste Auger, qui avait par ses chansons satiriques « la bosse de la malice » ; José Auger ou « P'tit Jos » qui ne savait ni lire ni écrire mais qui gravait ses vers dans son esprit ; Lazare Tace, Lazare Le May de son vrai nom, cousin germain de Le May, ce navigateur en eau douce qui savait à peine écrire. Ces poètes illettrés abordent ainsi les coutumes locales et les événements marquants de la vie quotidienne des habitants de Lotbinière : les coutumes qui précèdent le mariage, l'incendie de la sacristie de Lotbinière, la mort cruelle de Casimir Pérusse, l'un des voisins de Le May, la querelle entre un tanneur et un riche cultivateur des concessions, la souffrance de Lazare Tace face au décès de son enfant.

D'autres écrivains de la région s'inspireront également des paysages et des événements historiques pour camper leurs écrits. Il en est ainsi de Joseph-Edmond et de Pierre-Georges Roy.

Joseph-Edmond Roy, Pierre-Georges Roy et les autres écrivains...

**UN PIONNIER
DES SCIENCES
SOCIALES**

Joseph-Edmond Roy (1859-1913), né à Lévis, notaire de formation, archiviste et historien, publie une trentaine d'ouvrages et collabore régulièrement au *Quotidien* de Lévis, à la *Revue canadienne* ainsi qu'au *Bulletin des recherches historiques*, fondé par son frère, Pierre-Georges. On dira d'ailleurs de Joseph-Edmond qu'il était un « véritable historien », l'un des meilleurs de sa génération. Avec Léon Gérin et Errol Bouchette, il sera l'« un des pionniers des sciences sociales au Canada français⁴⁸ ».

Ses premières publications, *Le Premier Colon de Lévis: Guillaume Couture* (1884) et *Monseigneur Déziel; sa vie, ses œuvres* (1885), sont particulièrement représentatives de sa production à venir. En effet, nombre de ses ouvrages insistent sur « l'histoire des familles françaises au Canada et sur certaines formes sociales propres à la société canadienne-française⁴⁹ ». Notons, entre autres, ses écrits sur des personnages importants de la région : Claude de Bermen, sieur de la Martinière, l'abbé Benjamin Demers, François Bissot, sieur

de la Rivière, Nicolas LeRoy et ses descendants, etc. Entre 1897 et 1904, il publie la volumineuse *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, son œuvre la plus importante. Roy désire ainsi reconstituer la vie de cette collectivité de colons « dont on ne parle nulle part ».

Pierre-Georges Roy (1870-1953), frère cadet de Joseph-Edmond, appartient à cette génération d'historiens particulièrement prolifiques du début du vingtième siècle. Il produit au cours de sa carrière une quantité incalculable de monographies de familles et de paroisses ainsi que des biographies. L'histoire lui est particulièrement redevable pour ses nombreux répertoires et inventaires, près de 50 volumes ; ses fonctions d'archiviste de la province de Québec, durant une vingtaine d'années, ne sont probablement pas étrangères à ces réalisations. Il est également éditeur du *Moniteur de Lévis*, rédacteur du *Canadien*, fondateur d'une revue mensuelle de littérature et d'histoire, *Le Glaneur* et du *Bulletin des recherches historiques*. Parmi ses nombreuses réalisations, nous retrouvons plusieurs ouvrages concernant l'histoire locale et régionale : *Les Petites choses de notre histoire* (1919-1944) en 7 volumes, *Glanures lévisiennes* (1920-1922) en 4 volumes, *Dates lévisiennes* (1932-1940) en 12 volumes, *La Chambre de commerce de Lévis, 1872-1947*, etc.

Outre les Roy, d'autres écrivains vont produire des œuvres particulièrement appréciables. Parmi les plus connus, certains vont s'inspirer d'événements et de personnages d'ici. Ainsi, Adolphe-Basile Routhier (1839-1920) publie son *Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle* (1900). Rodolphe Girard écrit sa *Marie Calumet* (1904) qui met en scène une ménagère d'un presbytère d'une paroisse de Lotbinière « qui réussit, à sa manière, à promouvoir la cause de la femme dans l'Église⁵⁰ ». Véritable tableau de mœurs religieuses et campagnardes, ce roman est condamné par l'archevêque de Montréal, monseigneur Bruchési, pour « danger de perversion morale, esthétique et littéraire⁵¹ ». Léon Petitjean et Henri Rollin s'inspirent, pour leur part, d'un drame survenu dans la paroisse de Fortierville, en 1920, pour écrire une pièce de théâtre qui connaîtra le succès au cours des années 1920-1950, *Aurore, l'enfant martyr*. Enfin, dans son roman *La sève immortelle* (1925), Laure Conan donne la vedette à Jean Le Gardeur de Tilly et l'action se passe en partie à Saint-Antoine-de-Tilly.

Mais de tous les genres littéraires, c'est probablement la poésie qui caractérise le plus la production régionale. Qu'il suffise de rappeler ici les œuvres de Fréchette et de Le May. D'autres également vont s'y intéresser. Ainsi, l'abbé Joseph-Apollinaire Gingras (1847-1935), natif de Saint-Antoine-de-Tilly, écrit plusieurs essais et poèmes⁵². En 1881, il publie *Au foyer de mon presbytère*, recueil de 52 poèmes, cantiques et chansons qu'il rassemble durant ses loisirs de curé de village, à Saint-Édouard de Lotbinière. Notons, entre



Joseph-Edmond Roy,
l'historien de la seigneurie
de Lauzon.
(Album-souvenir
du centenaire de Lévis,
1861-1961).

L'INSPIRATION LOCALE

LA POÉSIE

autres, *Refrain de cage*, une chanson des draveurs de Saint-Antoine-de-Tilly⁵³. Ulric-Louis Gingras (1894-1954), natif de Saint-David, publie en 1917 un recueil de 70 poèmes du terroir, *La chanson du paysan*. L'auteur y décrit son village natal, la maison au toit radoubé, l'école, la forge, le moulin à scie, etc. Il parle des femmes et des hommes, des cultivateurs et des paysannes, des mendiants, des enfants de son coin de pays ainsi que de nombreuses scènes pastorales au bord du « vaste et majestueux » Saint-Laurent⁵⁴. En 1925, il publie *Les Guérets en fleurs*.

LA NOUVELLE ET LE ROMAN

Du côté de la nouvelle et du roman, mentionnons les œuvres de Yvonne Couët (1893-1992), Éva Ouellet-Doyle (1898-) et Paul Verchères (1897-1953). Couët publie deux recueils dont le premier, *De ci, de ça...* (1925), comporte un certain nombre de contes, de nouvelles et de chroniques se rapportant à sa famille. Dans le même genre, Ouellet-Doyle publie *Le livre d'une mère*, en 1939, qui évoque son village natal de Saint-Joseph-de-Lévis, l'église paroissiale et le foyer paternel⁵⁵. Au nombre de ses romans, Verchères, pseudonyme d'Alexandre Huot, natif de Lévis, publie *Le trésor de Bigot* (1926) dont l'action se déroule à Saint-Henri de Lévis. Toutes ces œuvres littéraires reprennent les grands thèmes de la littérature nationale du début du XX^e siècle : la patrie, la famille et la terre ancestrale.

Certains écrivains natifs de la région ne s'inspirent aucunement ou très peu de celle-ci. Au chapitre de la poésie, mentionnons les œuvres produites par Éphrem Chouinard, l'abbé Arthur Lacasse, Alonzo Cinq-Mars et Georges Boulanger. On connaît une cinquantaine d'œuvres du notaire Eugène L'Écuyer, natif de Saint-Henri de Lévis. Ses nouvelles et romans les plus connus constituent de longues esquisses de mœurs. Aucune œuvre, cependant, qui peut être associée directement à la région⁵⁶. Il en est ainsi du notaire Louis-Napoléon Carrier et de l'abbé Théophile Montminy, tous deux natifs du comté de Lévis⁵⁷. Pour sa part, Ernest Chouinard, fils d'un menuisier de Lévis, écrit des romans particulièrement conformes à la littérature moralisatrice d'alors : fidélité au sol natal, culte des ancêtres, valeurs religieuses⁵⁸. Enfin, il faut souligner les contributions littéraires du chanoine Henri-Arthur Scott et de monseigneur Louis-Adolphe Paquet, tous deux natifs de Saint-Nicolas, de Georges Bellerive et du frère Léopold, pseudonyme de Télecphore Fréchette, natifs de Lévis⁵⁹.

Les associations culturelles

À mesure que la population s'urbanise, que le niveau d'instruction augmente, des associations culturelles, souvent à saveur patriotique et sociale, voient le jour. Ainsi en est-il des cercles et des instituts littéraires, comme l'Institut canadien de Lévis, les bibliothèques paroissiales, la Société Saint-Jean-

Baptiste locale. Les objectifs visés et les pratiques culturelles adoptées s'insèrent dans les enjeux de la société locale et régionale bousculée par cette montée rapide de l'industrialisation et de l'urbanisation. Ces associations volontaires deviennent d'ailleurs des lieux de consolidation du pouvoir de la bourgeoisie.

Les cercles et instituts littéraires

Le 31 mai 1857, la Société littéraire et de discussion de Notre-Dame-de-la-Victoire voit le jour. Il s'agit d'une section locale de l'Institut Canadien. Des « chambres de lecture », où on reçoit les principaux journaux, et une bibliothèque sont fréquentées par les notables de la localité. Des lectures hebdomadaires et des conférences publiques sur les sciences, la littérature, l'histoire, la morale et la philosophie favorisent la sociabilité⁶⁰. La présidence est confiée au député, au maire de la ville ou à une personnalité importante du milieu lévisien. Ainsi, parmi les 88 membres qui composent à l'origine ce « foyer intellectuel », mentionnons le curé Déziel, patron, le docteur Ben Guay, président, le docteur Joseph-Goderic Blanchet, vice-président⁶¹. Le premier rapport annuel fait état de 110 membres et d'une bibliothèque de 125 volumes traitant de l'histoire du Canada, de l'agriculture, du commerce et de l'enseignement⁶².

À l'origine, l'association est composée de membres issus des professions libérales et de la petite bourgeoisie commerçante de Lévis. Avec le temps, cependant, l'Institut semble vouloir élargir son membership afin de « développer les facultés intellectuelles d'un bon nombre de jeunes gens que les hasards de la fortune avaient privés d'une brillante éducation⁶³ ».

Outre l'Institut canadien de Lévis qu'on relance d'ailleurs à quelques reprises⁶⁴, plusieurs associations voient le jour au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il en est ainsi de l'Institut d'artisans de Notre-Dame de la Victoire (1859), des bibliothèques de Saint-Jean-Chrysostome (1859) et de Saint-David et de l'Institut de Saint-Jean-Chrysostome⁶⁵, du Cercle canadien de Lévis (1873) et du Cercle Montcalm (1878). Au début des années 1880, *Le Quotidien* mentionne les activités littéraires et théâtrales des cercles Papineau et Lauzon-Charny, ce dernier étant sous la présidence de Joseph-Edmond Roy alors que l'Institut canadien de Lévis poursuit sa lancée sous la présidence d'Alphonse Desjardins.

La vie littéraire est également florissante chez les étudiants du cours commercial et des classes de latin du Collège de Lévis. Les académies Saint-Joseph (1869) et Saint-Augustin (1879) ainsi que les sociétés littéraires Saint-Augustin (1880) et Déziel (1933) sont des plus actives⁶⁶. Outre l'organisation de conférences, les discussions, les déclamations et les débats oratoires demeurent les activités principales de ces associations.

ÉLITE
INTELLECTUELLE
ET PETITE
BOURGEOISIE

CHEZ
LES ÉTUDIANTS

Ces quelques exemples font ressortir l'influence de la petite bourgeoisie locale sur les associations littéraires. Elle se manifeste par la solidarité, la convergence des points de vue et sans aucun doute l'amitié des gens dont les intérêts politiques, économiques et idéologiques se rencontrent malgré des oppositions de parti et la concurrence des affaires. Mais les activités littéraires ne sont pas uniquement le lot des cercles littéraires qui regroupent la « classe instruite ». Des organismes, aux objectifs différents, proposent également à leurs membres des conférences-causeries et des séances littéraires. En mars 1868, l'Union Saint-Joseph, une association de secours mutuels pour les travailleurs, organise dans le cadre de sa fête annuelle une « veillée littéraire »⁶⁷. En février 1893, la Cour Déziel des forestiers catholiques invite le public à venir entendre Louis Fréchette.

Les bibliothèques paroissiales

À compter des années 1850, le clergé encourage la fondation de bibliothèques paroissiales⁶⁸. Ces bibliothèques, placées sous la direction et la responsabilité des curés, ont pour but de développer chez les paroissiens le goût de la « bonne lecture » tout en les aidant à « occuper agréablement leurs loisirs »⁶⁹. Avec l'école, la presse, les associations diverses, les bibliothèques paroissiales « font partie de cette stratégie de confessionnalisation de la société qu'une Église militante fera triompher après 1860⁷⁰ ».

Entre 1850 et 1875, 11 paroisses se dotent d'une bibliothèque paroissiale⁷¹ et entre 1875 et 1925, les rapports annuels des curés confirment l'existence de 15 nouvelles bibliothèques, pour un total de 26. C'est dire que 75 % des paroisses en sont dotées. Certaines sont cependant déjà moribondes, alors que celles des paroisses de Sainte-Croix, de Saint-Antoine-de-Tilly et de Saint-Louis-de-Pintendre ont cessé leurs activités. Leur collection est particulièrement mince et le nombre d'abonnés généralement peu important.

En 1900, pour les 18 paroisses où des données sont disponibles, le nombre moyen de volumes est de 321⁷², allant de 40, à Saint-Narcisse, à 760 à Lévis. Cette même année, pour les 13 paroisses où les données sont fournies par les curés, le nombre moyen de lecteurs est de 54, allant de 10, à Saint-Nicolas, à 150 à Lévis comme à Saint-Jean-Chrysostome. Les curés de Sainte-Croix et de Sainte-Agathe signalent respectivement 50 et 71 familles abonnées à la bibliothèque paroissiale, alors que ceux de Saint-Agapit, de Saint-Romuald et de Leclercville mentionnent « peu » d'abonnés.

En fait, même si la mise sur pied de bibliothèques se poursuit tout au cours de cette période, leur importance reste marginale tant par le nombre des volumes que par celui des abonnés. En 1900, seules les bibliothèques de Lévis

500 volumes) et de Lauzon (800 volumes) s'imposent par l'importance de leur collection. Avec le temps, malgré les progrès enregistrés dans l'instruction, plusieurs curés font face à l'apathie générale de leurs paroissiens. On invoque le plus souvent le peu d'attrait et le non-renouvellement de la collection pour expliquer ce manque d'intérêt.

La vie artistique

À partir du milieu du XIX^e siècle, des troupes de théâtre amateur, des groupes musicaux, notamment les fanfares locales, sont particulièrement actifs. Certaines associations, par leurs activités et par l'enthousiasme qu'elles suscitent, prennent une expansion rapide et connaissent des succès signalés par les journalistes. Là encore, la ville de Lévis se distingue.



Membres de l'élite lévisienne du Club Mikado, autour de Pierre-Georges Roy (centre), en 1895. Il s'agit probablement d'un club musical dont le nom évoque « The Mikado », un opéra de Gilbert & Sullivan, fort populaire à la fin du XIX^e siècle. (ANQ-Q, Fonds Famille Livernois, cote P560/300281).

Les activités théâtrales

Les cercles littéraires et d'art dramatique, formés par de jeunes hommes des professions libérales, des commerçants, des collégiens et, plus rarement, des couventines, regroupent les principaux amateurs de théâtre. À Lévis d'abord, dans les autres paroisses par la suite, des groupes, souvent appuyés par le clergé, se lancent sur la scène. Durant cette période, le curé se transforme en animateur de loisirs. Outre les parties de cartes, les bazars et autres loisirs, il organise au profit de ses œuvres des soirées d'art dramatique avec les groupes

de sa paroisse. Alors que le théâtre amateur est particulièrement bien implanté à Lévis, les troupes professionnelles se produisent presque essentiellement à Québec⁷³. La tiédeur du *Quotidien* face aux troupes professionnelles qui donnent leurs représentations à Québec ou aux troupes d'amateurs de Québec qui viennent jouer à Lévis serait-elle indicative d'un certain chauvinisme lévisien ? Les éloges s'y font généralement discrets quand on ne qualifie pas tout simplement ces représentations de « décevantes » ou de « médiocres »⁷⁴.

AU COLLÈGE DE LÉVIS

Les activités théâtrales au Collège de Lévis sont particulièrement déterminantes puisque l'art dramatique développe le goût du théâtre chez plusieurs jeunes. La première activité théâtrale s'y serait déroulée en 1870⁷⁵ à l'initiative, semble-t-il, de l'Académie Saint-Joseph. Dès mars 1870, plus de 400 personnes assistent à une soirée littéraire et musicale ; on y joue *Fanfan et Colas*⁷⁶. En juillet de la même année, on y présente *Le Neveu* ; un jeune étudiant, Alphonse Desjardins, fait partie de la distribution. Les membres de l'Académie Saint-Joseph, qui réunit les gens d'affaires, semblent exceller dans les pièces légères et les vaudevilles du répertoire français ou anglais (*The Mummy* en 1877, *Look Before you Leap* en 1878), alors que ceux de l'Académie Saint-Augustin, fondée en 1879, optent pour le répertoire classique ou historique.

Les auteurs français du XVII^e siècle, Racine, Corneille et Molière, sont joués régulièrement. Les pièces sont adaptées pour éviter que les garçons soient contraints de tenir des rôles féminins. Les pièces historiques, à thèmes patriotiques et religieux, tout comme les grands drames qui évoquent des sentiments nobles et vertueux, ont également une certaine popularité. Si ce répertoire étranger, généralement français, semble largement dominer le théâtre institutionnel, quelques œuvres canadiennes, fortement nationalistes, connaissent une certaine notoriété parmi le grand public. Ainsi en est-il de la pièce *Papineau*, de Louis Fréchette, jouée en février 1889. Cette représentation soulève alors « l'enthousiasme patriotique » de l'auditoire lévisien⁷⁷.

LES SALLES DE SPECTACLE

Outre l'ouverture d'une salle polyvalente au premier étage de la Halle Lauzon, en 1865, et des salles de l'Institut canadien de Lévis, rue Éden, vers la fin des années 1870, il faudra attendre les décennies 1890-1910 pour que Lévis se dote de véritables salles de spectacle. Le théâtre de la Halle Notre-Dame, ouvert en 1890⁷⁸ deviendra, après son réaménagement en 1910, le Théâtre des nouveautés. S'ajoutent également les salles du Collège de Lévis en 1900 et de l'Académie de musique, sur la rue Fraser, en 1907.

Dans les autres localités, de petites troupes d'amateurs offrent des soirées théâtrales et musicales dans les salles paroissiales locales, au Collège de Saint-Romuald, au Couvent de Sainte-Croix, à l'Académie commerciale et au

Couvent Jésus-Marie de Saint-Joseph-de-Lévis. La salle paroissiale de Lotbinière, « unique à 20 milles à la ronde », est « le lieu de réunions, de conférences, de séances théâtrales intéressantes⁷⁹ » au début du XX^e siècle. En 1915, une troupe locale présente *Les Anciens Canadiens*, de Philippe Aubert de Gaspé, et *Le Soleil* rapporte que les automobiles viennent d'aussi loin que de Québec⁸⁰. En 1918, les Amateurs de cette localité jouent *Félix Poutré* de Louis Fréchette et, en 1929, *Les Vengeances* de Pamphile Le May. La direction artistique de cette dernière pièce est alors confiée à une actrice du Théâtre international de Chicago, Elmina Blais, née à Lotbinière⁸¹.

Une recension systématique des activités artistiques couvertes par *Le Quotidien* durant les années 1920 donne des résultats particulièrement intéressants. Au cours de cette décennie, le journal mentionne quelque 120 activités théâtrales réparties entre les « soirées dramatiques et musicales » (56,5 %), les drames religieux et historiques (23 %), les comédies (16,5 %) et la catégorie « autres » (4 %). Les mois de janvier, avril, mai et novembre sont les plus propices à la tenue de ces activités (74 %), alors qu'on fait relâche entre juin et septembre (7 %). La grande majorité des activités (79 %) se déroulent à Lévis, le reste se répartissant entre les municipalités de Saint-Joseph-de-Lauzon (8,5 %), Saint-David (5 %), Bienville (4 %) et Saint-Romuald (2,5 %). Indice de l'effervescence artistique de la région lévisienne, cette répartition géographique témoigne en même temps des limites géographiques couvertes par ce quotidien.

La grande majorité de ces activités (72 %) se déroulent alors dans les trois principales salles de la ville de Lévis, celles des Chevaliers de Colomb, du Patronage de Lévis et du Collège de Lévis. Les maisons d'enseignement de ces paroisses présentent 11 % des activités recensées, alors que les salles publiques ou paroissiales en accueillent 7 %. Quelques salles, comme les salles Kirk et Dion, à Lévis, les salles de l'Union nationale, Saint-Joseph et le Théâtre Lauzon, à Lauzon, et, exceptionnellement, le manège militaire et l'Hospice Saint-Joseph-de-la-Délivrance regroupent 10 % des activités théâtrales.

Enfin, il est intéressant de noter que plus de 40 % de ces représentations sont organisées par des groupes de jeunes amateurs de Lévis (Cercle Magdeleine de Verchères, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, les jeunes du Patronage). Les collégiens et couventines sont responsables de 22 % des soirées théâtrales, alors que les divers regroupements confessionnels et culturels organisent 16 % des spectacles recensés. Le Cercle des fermières de Saint-Romuald, la Fanfare de Lauzon, la Société Saint-Jean-Baptiste, les Chevaliers de Colomb et le Club musical de Lévis utilisent ce genre d'activités afin de financer leur association. Notons enfin que 22 % des activités

théâtrales se répartissent également entre les clubs et groupes artistiques de Lévis-Lauzon et de Québec. Dans la première catégorie, mentionnons l'Union dramatique de Lauzon, les cercles dramatiques Saint-François d'Assise, Sainte-Jeanne d'Arc et Notre-Dame ainsi que l'Association artistique de Lévis. Du côté de Québec, il s'agit notamment des Amateurs de Québec, de l'Union dramatique, de l'Association artistique et de l'Écho dramatique de Québec, des cercles Marsolier et Legault ainsi que des étudiants en médecine de l'Université Laval.

Les activités musicales

LES MUSICIENS LOCAUX

En juin 1856, dans le but de « rehausser l'éclat des cérémonies de l'église et des fêtes publiques⁸² », le curé Déziel fonde la Société philharmonique de Notre-Dame-de-la-Victoire. La fabrique achète les instruments, alors que le curé se fait un devoir de rédiger les règlements. Cette harmonie, composée de 25 musiciens, est présidée par le docteur Joseph-Goderic Blanchet. Parmi les musiciens, outre Blanchet lui-même, mentionnons ces Lévisiens qui vont se distinguer quelques années plus tard, les Charles-William Carrier, Louis-Édouard Couture et Edmond Fréchette, le frère aîné de Louis.

Des individus talentueux, dont quelques professionnels, vont contribuer à diffuser et à faire aimer le chant et la musique. Dès son arrivée à Lévis en 1868 comme gérant de la succursale lévisienne de la Caisse d'économie de Notre-Dame de Québec, Pierre-Narcisse Hamel participe à la plupart des concerts de charité qui se donnent à Lévis. « M. Hamel et son violon étaient toujours reçus avec enthousiasme par les auditeurs⁸³ ». Des individus qui prennent résidence à Lévis se produiront également sur les scènes de la localité ; mentionnons, entre autres, Jean-Baptiste-Romuald Raymond, ténor, et Georges McNeil, « organiste et compositeur de talent⁸⁴ ».

LES MUSICIENS INVITÉS

Aux musiciens locaux, s'ajoutent les artistes de grande renommée qui donnent des concerts et des spectacles à la salle Lauzon, au Collège de Lévis ou à l'église Notre-Dame-de-la-Victoire. Un des premiers concerts donnés par des professionnels à Pointe-Lévy, en 1856, fait accourir quelque 400 spectateurs ; les chanteurs Béarnais se produisent alors dans une salle du couvent⁸⁵. *Le Quotidien* souligne également ces prestations remarquées de Célestin Lavigueur, violoniste (1867), du septuor Haydn (1872), de F. Jehin-Prume, « violoniste du roi des Belges » (1873), et de mademoiselle A. Lavigueur, « célèbre cornettiste du Canada » (1887).

LES FANFARES

En fait, ce n'est véritablement que dans les dernières décennies du XIX^e siècle que la promotion de l'art musical suscite un mouvement d'institutionnalisation. L'année 1879 voit la naissance de la première harmonie du



Groupe de musiciennes
à Saint-Nicolas en 1930.
(Société d'histoire
de Saint-Nicolas
et de Bernières,
Coll. Lucette Richard).

Collège de Lévis, la Société Sainte-Cécile. L'initiative en revient à un jeune professeur de comptabilité, le lieutenant Henry James McKernan. C'est également ce dernier qui donne « à la fanfare du 17^e bataillon de Lévis la suprématie qu'elle eut pendant plusieurs années sur les autres fanfares militaires de la région⁸⁶ ». Les années 1880 sont particulièrement propices à la formation de fanfares dans les municipalités plus urbaines : celles de la Société Saint-Jean-Baptiste de Lévis (1879-1880), de la paroisse de Saint-Romuald (1882), de Saint-David-de-l'Auberivière (1884) et de Lévis (1888). En septembre 1889, on procède à l'inauguration d'un kiosque à musique, place de l'Hôtel-de-Ville, sur la rue Fraser. Encore dans les années 1910, on y offre de traditionnels concerts en plein air⁸⁷. Dans les municipalités rurales, la venue de fanfares locales semble plus tardive ; à Saint-Louis de Lotbinière, par exemple, il faut attendre l'année 1915⁸⁸.

Enfin, si les initiatives et la promotion de l'art musical de type associatif (fanfares, clubs et associations artistiques, cercles) de la seconde moitié du XIX^e siècle sont du domaine des hommes, la première décennie du XX^e siècle voit cependant l'arrivée du premier Club musical des dames de Lévis (1909). Associée à « une œuvre de diffusion artistique » et dirigée par les dames de la bonne société lévisienne, cette association se produit régulièrement au manège militaire et à l'Académie de musique de Lévis jusqu'au début des années 1920.

LA MUSIQUE AU FÉMININ



Publicité de l'atelier de sculpture de Joseph Villeneuve.

(*Le Canada ecclésiastique*, 1931).

L'ÉCOLE DE SCULPTURE DE SAINT-ROMUALD

Fondée en 1852, l'école de sculpture de Saint-Romuald va s'implanter et se développer durant plus d'un siècle grâce aux talents et à l'esprit d'entreprise de son fondateur, Ferdinand Villeneuve, architecte et sculpteur, et de ses successeurs, Joseph Saint-Hilaire, Joseph Villeneuve, J.-Georges Trudelle et fils, pour disparaître avec la mort de Lauréat Vallière en 1973.

L'impulsion que Villeneuve, élève de Thomas Baillairgé, donne à la sculpture fait naître tout un mouvement qui va dépasser les espérances du fondateur. Pendant un certain temps, il y a jusqu'à quatre ateliers de sculpture, d'ornementation et d'ameublement religieux qui emploient près de cent personnes. Rompus à la tradition et particulièrement habiles, les sculpteurs, ébénistes et menuisiers de Saint-Romuald produisent un nombre considérable d'œuvres.

Dans le domaine des arts, notamment celui de la sculpture, le clergé demeure à peu près le seul mécène. En dehors de la décoration religieuse qui en fait une « œuvre de salut », l'art est perçu comme un bien de luxe dont on peut généralement se dispenser. Les ateliers de Saint-Romuald ne faisant pas exception, leur production répond aux besoins de la religion. C'est ainsi qu'ils contribuent à l'ornementation et à la sculpture de la plupart des églises du Québec et même d'ailleurs. Dans son ouvrage biographique sur Lauréat Vallière, Léopold Désy brosse un tableau fort élaboré des œuvres des maîtres sculpteurs des ateliers de Saint-Romuald.

Du petit atelier de Villeneuve, où on poursuit cette grande tradition de la sculpture sur bois héritée des Baillairgé et Berlinguet, on passe à la manufacture artisanale soumise au principe de la division du travail et au travail à la chaîne. Après la Première Guerre mondiale, les ateliers connaissent un ralentissement dans leurs affaires puis une reprise s'amorce jusqu'à la crise de 1929. Les années 1930 sont particulièrement difficiles. Alors que la sculpture sur bois semble en voie de disparition au Québec, la relève pose des problèmes. D'ailleurs, depuis le début du siècle, le métier de sculpteur se marginalise ; le travail en série et l'apparition des modèles en plâtre font perdre de la popularité à la sculpture sur bois. Entre 1852 et 1949, le réseau de maîtres et d'apprentis contribue à faire des ateliers de Saint-Romuald une véritable école qui a formé et employé des ouvriers spécialisés dans la sculpture, l'ameublement et l'ornementation des églises.

Source : Léopold Désy, *Lauréat Vallière et l'École de sculpture de Saint-Romuald*, s.l., Les Éditions La Liberté, 1983, 274 p.

Le sport et les amusements populaires

Les organismes de loisirs constituent une autre catégorie d'associations particulièrement bien organisées dans la région. Le sport et les loisirs populaires, souvent associés à la culture de masse, passent d'ailleurs généralement par l'établissement de lieux permanents : terrains aménagés pour la pratique de sports, bâtiments des clubs sociaux et sportifs. Mais il y a également ces loisirs spontanés issus, notamment, des curiosités et des divertissements populaires : soirées familiales, soirées de contes et légendes de Jos Violon, etc. Dans la région, la dynamique d'établissement des organismes de loisirs sera différente entre le milieu urbain et le milieu rural.

Les activités sportives

Au milieu du XIX^e siècle, le sport est plutôt l'apanage des classes aisées. On pratique un sport entre gens de bonne famille et de bonne éducation. Ainsi, les premières associations et activités sportives lévisiennes ont un caractère élitiste et constituent de véritables lieux de mondanité et de sociabilité. À l'origine, ces clubs sont souvent organisés, administrés et animés par des marchands anglophones déjà familiers avec l'univers de la compétition.

Ainsi, à compter des années 1860, on voit se multiplier à Lévis les groupes sportifs : le Club de crosse de Québec-Sud, le Levis Snow Shoe Club

LES CLUBS



Le Club des raquetteurs
« Le Voltigeur de Lévis »,
en 1925.
(Album-souvenir
du centenaire de Lévis,
1861-1961, p. 139).

(raquettes) et plusieurs clubs de tir. En 1900, le Levis Snow Shoe Club, présidé par George-T. Davie et regroupant 15 membres dont 14 issus de la communauté anglophone, a bientôt son pendant francophone, le club Les Voltigeurs, présidé par le maire de Lévis, Joseph-Edmond Roy. Le Club de chasse et de pêche de Lévis a sa contrepartie anglophone dans le Sports Men Club, présidé par Andrew Brown. Cette dernière activité, nettement individuelle, est particulièrement à la mode dans les dernières décennies du XIX^e siècle auprès des gens de la classe dirigeante de la ville. Avec les années, la chasse et la pêche vont se populariser.

LES COURSES

Cependant, certaines activités qui se caractérisent par la possibilité de faire des paris et de lancer des défis attirent des gens de toutes les couches sociales. Il en est ainsi des courses de canots, de chevaux et des régates. En effet, la course en canot entre les deux rives est mentionnée régulièrement dans les journaux de l'époque. Déjà, dans ses *Mémoires* et ses *Anciens Canadiens*, Philippe Aubert de Gaspé relate les prouesses du père Baron, de Pointe-Lévy. Louis Fréchette, qui vit alors dans la métropole, suggère de faire du canotier Baron et de ses amis, « montés dans leur canot légendaire », une des grandes attractions du carnaval de Montréal de 1885 : « Édouard Baron et ses canotiers lévisiens figuraient dans la procession carnavalesque montés dans le vieux canot qui, pendant quarante-trois ans, avait bravé les glaces du Saint-Laurent. Ce fut un jour de gloire pour le canotier Baron et il parla de son voyage à Montréal jusqu'à ses derniers jours⁸⁹ ». En 1930, on parle de la course en canots comme d'un « sport ancien », des plus appréciés durant la saison hivernale⁹⁰.

Sport de notables et de gens ayant quelque fortune, les courses de chevaux gagnent également en popularité. Ainsi, vers 1890, un rond de courses de chevaux est inauguré dans le rang Sainte-Marie Ouest, à Saint-Sylvestre, et attire les amateurs des paroisses environnantes. Outre les courses, des piqueniques, des feux d'artifice et des concours pour les dames s'y déroulent⁹¹. L'hippodrome construit au début des années 1890 près du fort n° 1, à Lévis, aura la même vocation ; avec le temps, le public deviendra friand de ce genre de compétitions. À Saint-Jean-Chrysostome, dans les années 1920, ce sont les courses d'attelages de chiens qui attirent la foule. Les participants proviennent de Saint-Romuald, de Charny, de Breakeyville et de Saint-Jean⁹².

LES SPORTS D'ÉQUIPE

À compter de la fin des années 1880, les clubs de baseball, de hockey et de crosse deviennent populaires. Ainsi, dès 1889, *Le Quotidien* mentionne une joute de baseball entre le Club de Lévis et les Amateurs du Grand Tronc. La fondation du premier club de baseball de la paroisse de Saint-Sylvestre, en 1890, revient à Dominique Fitzgerald, originaire de Boston. Durant sept ans, soit jusqu'au moment du départ de Fitzgerald, ce club rivalise avec les équipes

des paroisses environnantes. À la fin du XIX^e siècle, à Lévis, la patinoire du Parc Shaw et celle des « Anglais », de la rue Eden, sont les lieux de parties de hockey et de crosse fort animées entre des clubs de Québec et de Lévis. Signe de la popularité croissante des sports d'équipe, plus de 2 000 personnes assistent à une partie de baseball à Lévis en juillet 1911.

Dans les premières décennies du XX^e siècle, des activités compétitives (quilles, boxe, soirées athlétiques) et des démonstrations populaires (acrobatie et gymnastique) attirent de nombreuses personnes. Le site de la plage Garneau est d'ailleurs souvent retenu pour des exploits de toutes sortes : compétitions de natation entre les deux rives, concours de boxe, plongeurs à partir du pont Garneau, etc.

Mais, de l'avis du curé de Lévis, le sport est un « engin meurtrier qui mitraille la vie morale et chrétienne ». Parce que « les clubs détruisent la vie familiale » et que « l'excès du sport détourne souvent ses habitués du but sérieux de la vie », le sport devrait être réglementé par les autorités civiles et religieuses⁹³. L'Église saisit d'ailleurs l'importance d'encadrer la jeunesse et lui propose différentes organisations de loisirs « sains ». Le scoutisme, les patros, les colonies de vacances et les œuvres des terrains de jeux (OTJ) en sont les meilleurs exemples.

**L'ÉGLISE
ET LE SPORT**

Les curiosités et les divertissements populaires

La famille demeure le lieu privilégié des amusements et des distractions. D'ailleurs, les loisirs les plus recherchés, ceux qui valorisent les solidarités sociales traditionnelles, consistent en soirées, fêtes et promenades familiales, parties de cartes entre parents et amis. Les sorties en famille sont diverses et fort populaires : pique-niques, baignades, visite annuelle au cirque, aux foires et voyages de plaisir⁹⁴.

Les croisières sur le fleuve Saint-Laurent, les pique-niques à la pointe au Platon et dans les sites les plus enchanteurs sont très populaires. Le 3 juillet 1868, *Le Canadien* relate ce pique-nique à la chute de la Chaudière, le jour de la Confédération. Un premier convoi, « chargé de plusieurs centaines de joyeux promeneurs et de promeneuses » quitte la gare vers neuf heures. D'autres trains lui succèdent. Sur place, des promenades à pied, des jeux, des courses, des exercices de gymnastique, des tours de force occupent tout ce joyeux monde. Mais pour le curé de Lévis, les voyages de plaisir sur les bateaux à vapeur les dimanches font du « dimanche le jour des promeneurs et des amusements au lieu du jour du Seigneur », c'est une sorte de « défi public » porté à la loi dominicale⁹⁵.

**LES PROMENADES
DOMINICALES**

Excursion de chasse au fort
n° 2, à Lévis, organisée
par le Stadacona Hunt Club
de Québec.

(Gravure d'après un dessin
d'Arthur Moore. Publié dans
*The Canadian Illustrated
News*, 5 octobre 1872, ANC).



Déjà, au début du XIX^e siècle, l'Hôtel Lauzon et de jolis cottages construits au pied de la falaise de Lévis attirent les citadins de la capitale : « Là, les citoyens de Québec ont leur résidence [et ils] viennent jouir des plaisirs de la campagne, et cela très commodément vu qu'ils n'ont qu'une traversée de quinze minutes à faire⁹⁶ ». Joseph-Edmond Roy souligne qu'avant 1880, « la mode alors était de se répandre dans les environs de la ville et de loger chez l'habitant toute sa famille. On y vivait de la vraie vie de campagne. La pointe de Lévy était surtout recherchée, dans ce temps-là, par les familles anglaises⁹⁷ ». Dans son édition du 1^{er} juillet 1887, *Le Quotidien* parle du site de l'anse aux Sauvages, située quelques arpents en bas de l'église de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy, comme d'un endroit de repos fréquenté par les touristes.

LES LOISIRS HIVERNAUX

Le pont de glace entre les deux rives favorise un divertissement unique en son genre au XIX^e siècle. Dans ses *Mémoires intimes*, Fréchette relate cette prise des glaces, surtout lorsque les banquises, solidifiées du côté de Saint-Nicolas, donnaient une surface polie au fleuve : « Alors c'était plaisir à voir les escouades de patineurs, les bateaux à patins, les chevaux trotteurs et les brillants équipages rayer en tout sens la vaste nappe miroitante, au son des grelots retentissants⁹⁸ ».

Les cabarets et les auberges permettent la réunion de gens, généralement des hommes. Dans la région, il y a le cabaret de la ville et l'auberge de la campagne ; mais il y a également les caboulots, ces bars malfamés. D'ailleurs,

au grand déplaisir de plusieurs, le pont de glace devient un endroit où les caboulots ne tardent pas à s'installer et à faire un commerce particulièrement lucratif mais également décrié. Encore en 1884, *Le Quotidien* signale la présence de ces établissements :

Il n'y avait qu'un point sombre et c'était les caboulots qui le formaient. On vendait de la boisson à qui voulait en boire. La loi semble impuissante contre cet abus. Les deux descentes de police n'ont eu aucun résultat sérieux. Nous [sommés] d'avis que les agents de sûreté devraient faire une descente le dimanche, entre midi et une heure. De cette façon, on empêcherait de se commettre bien des scandales. À part cela, les jeux de hasard attiraient une foule de badauds qui se faisaient victimes de l'escroquerie.

Les amuseurs publics et les cirques

Au milieu du XIX^e siècle, les amuseurs publics sont « une véritable bénédiction » pour la population :

Il y avait le joueur de serinette, dont les bonshommes de plomb saluaient, tournaient sur des pivots, ou nous tendaient une sébile suggestive, aux accents criards et discordants d'un mécanisme toujours prêt à se disloquer de désespoir à force de s'entendre.

Il y avait le « montreur de villes », qui pour un sou faisait passer devant nos yeux, sous le grossissement d'une lentille, une foule d'images, dont les principales représentaient la ville de Rome, le mont Vésuve, Napoléon et le Juif-Errant.

Il y avait le montreur d'animaux empaillés, au nombre desquels se trouvait un certain crocodile accusé d'avoir savouré cinq hommes, dégusté trois femmes et déglutiné un enfant⁹⁹.

Les acrobates, les équilibristes, les ventriloques, les hommes forts, les jongleurs, les clowns et les bouffons attirent un public toujours friand de ces amusements. Il en est ainsi de cette représentation du professeur Ashley, prestidigitateur et ventriloque, à la salle Lauzon, en août 1871. *L'Écho de Lévis* souligne d'ailleurs l'importance d'encourager ces spectacles amusants si « nous voulons que les cibles nombreuses qui viennent visiter Québec se donnent le trouble de traverser de ce côté¹⁰⁰ ». En 1889, Louis Cyr, « l'hercule canadien », donne une représentation à Lévis. À cette occasion, souligne Pierre-Georges Roy, il soulève « sur son dos une plate-forme chargée de plus de 3 000 livres¹⁰¹ ».

Mais, de toutes les attractions, la venue du cirque en période estivale est probablement celle qui suscite le plus d'attentes. Son arrivée à Lévis est toujours un événement « remarquable ». Par exemple, la présence du cirque Norris et Rowe à Lévis, en 1909, « fait époque » dans la population ; on vient en foule de Québec et des environs pour assister aux représentations¹⁰². En fait,

dès la fin des années 1860, des représentations des cirques de passage ont lieu régulièrement, généralement entre juillet et septembre, sur les terrains vacants des Lemieux et Fraser, rues Éden et Fraser, ainsi qu'au parc Shaw. Leurs visites régulières constituent une ouverture sur le monde, particulièrement les États-Unis, d'où ils proviennent majoritairement.

LE COMTE PHILIPPE NICOL, « LILLIPUTIEN CÉLÈBRE »

Le 27 septembre 1881, à Saint-Henri de Lévis, naît Philippe, septième fils d'Alexandre Nicol. Malgré sa petitesse, l'enfant fait son cours primaire à l'école paroissiale. À compter de douze ans, il partage son temps entre sa formation au collège commercial et les voyages. En été, il accompagne les cirques Barnum, Bailey, Sells, Bross, Forepough et Sells. Ses voyages, semble-t-il sont particulièrement lucratifs. Très populaire auprès des foules, on l'admirait « tant pour sa petitesse que pour sa conversation animée et emmaillée de réparties piquantes ».

Particulièrement doué pour les affaires, il fonde une maison de commerce à Manchester, au New Hampshire. Pendant dix ans, il dirige son entreprise avec succès. C'est durant cette période qu'il rencontre, par l'entremise du gérant de Louis Cyr, « l'homme fort canadien », Rose Dufresne, de Lowell, au Massachusett. Mademoiselle Dufresne est elle-même lilliputienne. Le 21 novembre 1906, l'heureux couple convole en justes noces à l'église de Saint-Joseph de Lowell.

Ce mariage rare fit époque dans les annales de la ville et des environs. Jamais plus grande foule ne s'était réunie pour la célébration d'un mariage ; on vit même de grands magasins, ainsi que plusieurs manufactures fermer leurs portes pour le temps de la cérémonie ».

Partageant leur temps entre le commerce et les tournées avec les plus grands cirques dans le sud des États-Unis et en Europe, le couple s'établit à Montréal en 1913. Il se fait construire une magnifique résidence : « le Palais des nains ». Durant des années, des milliers de touristes visitent la célèbre résidence du « nain le plus riche au monde », de la rue Rachel Est, à Montréal. Le 19 septembre 1926, après vingt ans de mariage, naît C. P. Nicol junior, que l'on dit le « seul enfant né de parents nains ».

Source : J. Armand Lemay et Robert Mercier, *Esquisse de Saint-Henri de la seigneurie de La... s.l., Les Éditions Marquis, [1979], p. 88-91.*

Les fêtes...

... POPULAIRES

Le caractère souvent autoritaire et exclusif de l'encadrement du club contribue à la disparition de certaines pratiques jugées offensantes ou immorales. Qu'il suffise de nommer ces luttes et interdictions dirigées contre le carnaval

le charivari, le mardi-gras ou la mi-carême, occasions de « désordres et de péchés ». Les représailles sont parfois sévères. Ainsi, en 1885, les commissaires et le curé de Saint-Édouard de Lotbinière demandent le renvoi d'une jeune institutrice qui scandalise « en courant les veillées de danse, contrairement aux ordres de l'Archevêque de Québec, en traversant le village, à la mi-carême, masquée et habillée en homme ; en s'habillant en homme masqué dans un autre arrondissement, aux jours gras, etc. etc.¹⁰³ ».



On fête le mardi-gras à Saint-Nicolas.
Société d'histoire de Saint-Nicolas et de Bernières,
Coll. Roméo Huot).



Partie de croquet vers la fin des années 1920. De gauche à droite, Adrienne et Liliane Perkins, Marie-Anne Gingras.
(Société d'histoire de Saint-Nicolas et de Bernières,
Coll. Gérard Gingras).

Par contre, des fêtes populaires, souvent à caractère religieux et patriotique, comme celles de la Saint-Jean-Baptiste, de la Confédération et de la Reine, revêtent rapidement un caractère faste et particulièrement démonstratif et obtiennent toute la considération du clergé et des personnes bien pensantes de la société régionale. Ainsi, les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste rejoignent les masses par leur caractère visuel populaire : procession, musique de la fanfare locale, chars allégoriques avec des thèmes patriotiques. En juin 1922, quelque 3 000 personnes assistent à l'assemblée patriotique, face à l'église Notre-Dame-de-la-Victoire, à Lévis. Discours des orateurs, procession à travers les rues de la ville, grande messe et concerts agrémentent cette journée de fête¹⁰⁴. Le prestige que la ville de Lévis retire de la réussite de cette fête ne fait aucun doute.

Si les inaugurations de bâtiments et bénédiction de toutes sortes (traversier, usine, nouvelle aile du collège, école, statue, pont, etc.) prennent

... **PATRIOTIQUES**

... **HISTORIQUES**

souvent un caractère communautaire empreint de solennité, les fêtes marquant les anniversaires de création d'une paroisse sont souvent des occasions de participer à une œuvre exaltante et symbolique. L'image de la paroisse religieuse dans laquelle chaque habitant peut se reconnaître prend toute son importance. Par exemple, les célébrations du 25^e anniversaire des paroisses de Bienville (1921) et de Charny (1928) entraînent une participation importante des paroissiens. Les célébrations marquant le 75^e anniversaire du Couvent Jésus-Marie de Lauzon (1930) et le centenaire de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur (1931) sont mémorables pour les membres de ces communautés et les participants.

La tradition orale

La région possède ses contes et ses légendes, ses croyances et ses pratiques populaires, reflets de son originalité et de son milieu de vie. On y perçoit souvent cette société traditionnelle fortement dépendante d'une société sacralisée. Il est difficile de rappeler toutes les manifestations des cultures populaires, rurales et urbaines, qui ont eu cours. Les artistes, conteurs, chanteurs, musiciens notamment, transmettent des récits merveilleux, des chants originaux et des musiques mélodieuses qu'ils ont le plus souvent mémorisés. Il en est ainsi du rigodon du violoneux, des légendes et contes du mendiant du village, des souvenirs et réminiscences d'une grand-mère.

LES CONTES ET LÉGENDES

Les légendes, les croyances et les pratiques populaires constituent un précieux patrimoine. Elles sont une partie intégrante de la culture d'une région. Très souvent, elles nous révèlent le cadre naturel dans lequel vivent les gens. Reflétant les caractères physiques de leur milieu de vie, le fleuve, la montagne, la forêt, la campagne et la ville, elles expriment également son mode de vie. Écho d'une longue et vivante tradition orale, elles font partie de l'héritage culturel. Il en est ainsi des complaintes et des chansons folkloriques qui nous renseignent sur les us et coutumes des gens d'autrefois, sur leur mentalité imprégnée de superstition¹⁰⁵, sur les misères et sur les joies de leur vie, sur les événements tragiques de leur histoire.

Fréchette et Le May ont veillé à préserver par leurs écrits les contes et les légendes qui imprégnaient la mentalité populaire de leurs contemporains. Leurs œuvres sont remplies de récits de revenants, de maisons hantées, de lutins, de loups-garous et de chasse-galerie, à faire tourner le sang de leurs lecteurs. La fantaisie, l'humour, le fantastique et la morale sont au rendez-vous pour dépayser l'auditeur, l'arracher à son réel quotidien souvent ennuyeux.

Ainsi en est-il de la « Tête à Pitre », ce passeur imprudent décapité par un bloc de glace alors qu'il est agrippé à sa chaloupe retournée. N'avait-il pas

clamé que ni Dieu, ni le diable ne l'empêcheraient de traverser ? Ce Jos Violon, conteur inimitable, qui ensorcelle son auditoire et qui n'a qu'à « se râcler la gorge » pour que toute la jeunesse de « Hadlow Cove » accoure. Fréchette rappelle également ces chercheurs de trésors qu'il connut aussi tard qu'en 1877. L'un d'entre eux cherchait alors un coffre de fer que les habitants avaient enfoui sous terre pour le sauver des invasions de 1759. Lazé Leclerc, ce simple causeur qui chantait si bien, et Toutil-Jean-Louis, ce chanteur qui avait la « bosse de la malice », demeurent des personnages typiques décrits par Le May. Leurs chansons, contes et légendes transpirent les mœurs, le vécu, les superstitions des habitants et des « travaillants » des chantiers qui fréquentent la côte lévisienne.

* * *

Malgré la proximité de la capitale provinciale, la vie culturelle d'avant 1930 semble s'articuler autour de ce centre économique et institutionnel qu'est Lévis. Bien plus, cette ville joue un rôle central en regard des manifestations culturelles régionales qui prennent plusieurs formes. D'ailleurs, ces manifestations rendent compte d'une ville qui connaît une grande effervescence dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En ce sens, la position qu'occupe Lévis dans la production et la diffusion de journaux et de périodiques spécialisés est particulièrement intéressante à rappeler. Si on ne peut évaluer le degré de participation des gens de la région aux activités culturelles québécoises, on peut en deviner l'existence et parfois même la teneur. On peut également imaginer que la diversité des activités soit relativement similaire d'une rive à l'autre.

Outre les mentions de compétitions sportives et de quelques activités théâtrales et musicales, les journaux régionaux, comme la plupart des documents consultés, sont particulièrement silencieux quant à la participation des Québécois aux activités culturelles régionales. L'on sait, cependant, que les sites « enchanteurs » de la rive sud attirent les Québécois bien nantis qui y viennent en villégiature.

Enfin, il est intéressant de noter que la trajectoire sociale d'un bon nombre de personnalités régionales, politiquement engagées dans l'un ou l'autre des paliers gouvernementaux, passe généralement par la direction d'une ou des associations culturelles. Devenus notables et « assagis », comme dans le cas de Fréchette, on leur fait les honneurs de parrainer des groupes ou des activités culturelles. Chose certaine, les cercles littéraires, les cabinets de lecture, les harmonies, sont très souvent l'apanage des étudiants du collège classique ou du groupe des professions libérales, alors que les représentants de la communauté anglophone, généralement issus du monde des affaires, se regroupent dans les clubs sportifs de la région.